

## BIBLIOGRAPHIE.

Études Philosophiques sur le Christianisme,

PAR AUGUSTE NICOLAS, JUGE DE PAIX,

ANCIEN AVOCAT A LA COUR ROYALE DE BORDEAUX.

[A ceux qui veulent étudier le christianisme dans ses fondements, on peut conseiller de lire l'ouvrage de M. Nicolas, comme un des meilleurs qui puissent leur être indiqués. Cet ouvrage leur rendra l'éminent service de les aider à découvrir la vérité, de leur montrer le vrai chemin, de guider leurs pas à la clarté brillante d'une foi aussi éclairée que vive. Il leur montrera que la véritable philosophie se lie étroitement à la religion, ou plutôt qu'elle ne peut pas même en être séparée. Les études philosophiques se divisent en trois parties. Les deux premières offrent les preuves préliminaires ou philosophiques, intrinsèques ou théologiques du Christ. La troisième en donne la démonstration par les preuves extrinsèques. M. Nicolas a parfaitement bien rempli la tâche immense qu'il s'était imposée. Semblable au voyageur qui, du sommet d'une montagne élevée, peut distinguer à la fois isolément et dans leur ensemble les objets différents qui s'offrent à sa vue et forment un tout plein de grandeur et d'harmonie, il a envisagé de haut les grandes vérités de la religion. Il les a embrassées d'un seul regard, et il a vu se dérouler majestueusement la chaîne qui rattache la terre au ciel. La lecture des études philosophiques ne saurait donc être trop recommandée, aux uns afin que les ténérailles de leur esprit soient éclairées par le faisceau de lumières qui en jaillit, aux autres pour qu'ils donnent un nouveau degré d'énergie à leur foi de chrétiens en voyant encore mieux sur quels fondements inébranlables cette foi repose, et combien le catholicisme répond à tous les besoins de l'esprit et du cœur.

L'ouvrage de M. Nicolas n'a été publié en entier qu'en 1845 et déjà il en est à sa Cinquième Edition. Cette dernière, qui vient de paraître, contient de nombreuses additions. Nous en donnons ici une des plus remarquables.]

"Tout ce qui précède a été écrit en 1845.

Depuis lors nous avons à enregistrer de nouvelles épreuves et de nouveaux triomphes pour l'Eglise.

"En France, une politique intéressée et ombrageuse, qui semblait s'être proposée le plus de jouissance et de prospérité possible avec le moins de Dieu et de religion possible, avait disputé à l'Épiscopat la liberté d'éclairer les âmes, et jusqu'à un droit de s'entendre pour réclamer. Une révolution, qu'on pourrait appeler la révolution des conséquences contre les principes, a éclaté tout à coup au sein de cette stabilité factice, comme le foudre dans un ciel serein. Tout a été emporté : les fondements même ont été arrachés ou ébranlés, et sur ces débris de nouveaux barbares sont venus s'asseoir, tenir conseil de dévastation et menacer la civilisation d'un nouveau chaos. Une seule chose a été sauvée et a survécu : l'Eglise et ses pontifes, dont l'un d'eux, en exerçant le glorieux privilège de donner sa vie pour ses brebis, semble avoir reconquis pour les autres celui qu'il avait lui-même si souvent et si vainement réclamé, de nourrir les âmes, de les instruire et de les sanctifier. O profondeur des voies de la Providence ! ô fidélité merveilleuse de l'assistance divine promise à l'Eglise ! cette révolution fomentée par les doctrines et les passions les plus anti-catholiques, sortie, pour ainsi parler, des entrailles d'une philosophie profondément hostile à l'Eglise, cette révolution n'a profité qu'à l'Eglise et n'a eu d'autre résultat, comme si elle n'avait eu d'autre but, que de la dégager, que de l'affranchir, que de lui ramener le respect et la foi des peuples : *salutem ex inimicis nostris et de manu hominum qui oderunt nos.*

"Le catholicisme, jusque-là proscrit des conseils de la politique et hors la loi commune de la liberté, est monté au pouvoir dans la personne d'un jeune ministre qui en a été le plus noble, la plus franche comme la plus brillante image, et qui, par la grandeur du talent et du caractère, est, de l'aven de tous, le seul homme que cette révolution ait révélé. L'intolérance philosophique a regu de lui de

hautes leçons de sagesse, de raison, de désintéressement, de conciliation, et a été obligée de compter enfin avec le droit et la liberté, en souscrivant à une loi dont le plus grand bienfait sera de nous préparer à une meilleure.

"En même temps, l'Eglise, rendue à elle-même, a naturellement repris l'exercice d'une de ses plus antiques et de ses plus précieuses prérogatives ; la tenue de ses conciles, depuis plus de deux cents ans interrompus. La terre de France, depuis si longtemps broyée par les révolutions, a tressailli sous les pas de ses évêques assemblés, qu'une législation despotique avait tenus écartés et comme au secret pendant un siècle, et qui enfin ont pu se voir, et se faire voir aux peuples d'abusés, dans toute la majesté, dans toute la liberté, dans toute la fécondité de leur ministère, et se faire reconnaître, à leur ministère, et se faire reconnaître, à leurs lumineux décrets, comme ceux qui ont fait la France et qui la relèveront.

"En Italie, les événements ont pris des proportions plus larges. Le grand Pie IX, dont nous avons, dans notre dernière édition, applaudi la prudente et la généreuse entreprise de faire concorder la religion et la liberté, bien qu'il n'ait pas recueilli immédiatement lui-même tout le fruit de cette tentative, n'en a pas moins rendu par là à la religion et à la société un service immense, qui lui assignera à jamais dans l'histoire du monde et de l'Eglise une des plus glorieuses places. A la veille de l'orage qui allait se lever sur la France et sur l'Europe, et qui ne menaçait pas moins l'Eglise que les sociétés politiques et civiles, cet avisé pilote, visiblement suscité par Jésus-Christ pour faire franchir à la barque sacrée un des écueils les plus dangereux qu'elle devait rencontrer sur son passage à travers les siècles, a pris hardiment les devants, en allant à la rencontre de la démocratie, comme saint Léon fut autrefois à la rencontre d'Attila. Par là, il a obtenu deux résultats mémorables qui ont influé et qui influenceront hautement sur la crise que nous traversons : il a accrédité la religion aux yeux de la bonne démocratie, et il a discrédité la mauvaise démocratie aux yeux de l'opinion.

"Le premier de ces deux résultats, nous l'avons plus particulièrement recueilli en France. C'est à lui, c'est au nom populaire et noblement démocratique de Pie IX, c'est au saint-conduit de son influence que nous devons la préservation de la religion et du clergé dans cette révolution ; plus que cela, leur invocation et leur intervention dans des scènes de funeste analogie qui ont perdu par là ce qu'elles auraient eu infailliblement de subversif. La société a été sauvée et retenue sur le penchant des abîmes par un seul lien : celui du respect de la religion et de ses ministres, sur la garantie de Pie IX ; et c'est à cette même influence que nous devons la part nouvelle qui a pu être faite au catholicisme dans nos institutions et nos libertés.

"Le second résultat, celui de déconsidérer la mauvaise démocratie aux yeux de l'opinion s'est fait sentir dans les derniers événements de Rome. Une révolution a bien pu, là aussi, tout profaner et tout confondre ; elle a pu aller jusqu'à déposséder Rome de son souverain et forcer un Pape à se dérober à ses excès : ces événements ont été l'effet et le contre-coup de l'explosion démocratique qui a ébranlé toute l'Europe et à laquelle l'Italie était plus particulièrement exposée par son retard à entrer dans les voies nouvelles de la liberté ; ils ne sont nullement imputables à Pie IX, à la cause en est plus ancienne et plus générale, et les effets, sans lui en eussent été

bien plus terribles et incurables. Mais ce qu'on doit à Pie IX, c'est, en entreprenant lui-même à l'avance les réformes qui étaient à faire et en donnant les satisfactions qu'on pouvait désirer, d'avoir enlevé à cette révolution tout prétexte plausible, de l'avoir flétrie à jamais, de l'avoir rendue abominable et impie aux yeux de l'opinion générale, d'avoir fait enfin qu'elle a pu être non seulement désavouée, mais châtiée par la France républicaine, dont elle avait osé s'autoriser.

"Ces événements, du reste, ont été une preuve éclatante et nouvelle de la puissance impérissable de l'Eglise, et de la Papauté. Quand un souverain est attaché à son trône, quelle qu'ait été sa puissance et quels qu'en soient encore les débris, il a perdu son point d'appui, tout son prestige s'évanouit, sa retraite est une déchéance et son exil devient rapidement un tombeau. Il n'en est pas ainsi d'un Pape, même dans nos temps dégénérés... L'impunité a pu faire une fois de plus l'expérience de ses criminels entreprises contre l'Eglise : il lui a été donné de pouvoir la frapper dans son centre et dans son chef. Et qu'a-t-elle fait par là, que de montrer à la face du monde que tout est Rome pour le Pape et qu'il ne saurait y avoir d'exil sur la terre pour celui à qui toute la terre appartient ? Pie IX n'a pas été moins Pape à Gaète qu'à Vatican ; ou plutôt il est monté plus haut encore, s'il est possible, par ses malheurs, sur ce trône de la vénération et de l'amour du monde civilisé que lui ont élevé ses vertus.

"Et pour que l'épreuve de cette puissance éternellement vivante de la Papauté fût rendue plus éclatante, le Ciel a voulu que ce fût la France qui fut appelée à faire cette épreuve et à la confesser. L'armée française à Rome, son énergie, sa patience, sa discipline, son abnégation, sa discrétion, sa délicate et intelligente occupation, est un des plus beaux spectacles que la civilisation ait donnés à l'Europe, dont la France a montré par là qu'elle pouvait toujours se dire la plus grande nation. Mais ce qui lui vaut de mériter toujours aussi le titre non moins précieux de *filie aînée de l'Eglise*, c'est le respect filial, c'est l'attitude religieuse, c'est la foi digne et la piété touchante de nos soldats aux pieds de Pie IX, sous la seule influence d'une libre conviction et en dépit même des incitations qui, de loin comme de près, s'efforçaient de les en détourner. Nous avons vu les fils des Croisés en présence des fils de Voltaire, et ce sont les fils des Croisés qui l'ont hautement emporté, non seulement par les armes, mais par la noblesse des sentiments ; non seulement sur les remparts de Rome, mais sur le terrain de l'opinion, où les victoires et les défaites sont plus certaines.

"L'avenir réserve peut-être de nouvelles épreuves à Pie IX ; il se peut que Rome égarée lui refuse encore sa soumission ; mais ce qu'on peut dire avec assurance, c'est que dans cette lutte insensée de Rome contre son souverain, c'est Rome qui se portera à elle-même les derniers coups, sans pouvoir jamais atteindre en Pie IX le Pape, dont le Siège a plus que jamais pour base non-seulement la ville, mais le monde.

"Sans vouloir sonder les secrets desseins de la Providence, dessein plus impénétrables parce qu'ils sont sans doute plus grands que jamais, on pourrait cependant entrevoir, dans ce qui se passe à Rome, comme une préparation à un grand changement ou plutôt à un grand développement dans les destinées temporelles de la Papauté. Depuis longtemps il existait entre le Siège de Rome et l'univers chrétien comme un mur de prévention, sem-

blable à ce rempart de montagnes qui sépare l'Italie du continent de l'Europe. La foi seule d'une fidèle orthodoxie pouvait le franchir ; mais la multitude des esprits, en qui cette foi éteinte ou affaiblie n'entretenait plus de rapports avec son centre, puisait dans cette séparation des sentiments d'hostilité ou de défiance qui perpétuaient le schisme et l'hérésie chez les uns, et qui favorisaient un faux et dangereux esprit d'indépendance chez les autres. La Papauté et les peuples, devenus respectivement isolés et étrangers, ne se connaissaient plus, ne se pénétraient plus par une vie et par une respiration communes. Cet isolement était devenu d'autant plus sensible et fâcheux que par le développement des idées générales qui amènent la civilisation et de l'industrie qui les propage, les nations sont sorties ou tendent à sortir, les unes par rapport aux autres, de cet isolement respectif qui datait de leur formation et qui s'était accru par la perte ou l'affaiblissement de la foi commune, et à composer entre elles une vaste fédération chrétienne, qui ne peut se constituer avec durée et avec grandeur que sous l'influence suprême de la Papauté, appelée ainsi à reprendre, avec toute la différence des temps et des mœurs, le rôle civilisateur qu'elle a rempli au moyen âge. En un mot, Rome possédait trop exclusivement le Pape, et les autres nations s'étaient trop développées en dehors de lui.

"Les événements de Rome amèneront ce résultat providentiel de rendre la Papauté moins locale, pour ainsi parler, plus universelle et les nations chrétiennes plus étroitement unies à la Papauté. Rome, en méconnaissant le prix inestimable du sacré dépôt confié à son amour et à sa fidélité, en devenant indigne, soit par sa prétention à des droits politiques qui sont incompatibles avec sa mission, soit par sa résistance à des réformes civiles et ecclésiastiques devenues nécessaires, donnera lieu à l'extension de la Papauté hors de son sein et à la possession de la Papauté par les nations de l'Europe dans son sein même. Pour avoir voulu trop s'approprier et s'assujettir le Pape, elle cessera de s'appartenir à elle-même, et deviendra plus que jamais ce qu'elle doit être : la ville universelle (1).

"Déjà nous entrevoions et nous commençons même à recueillir les heureux effets de ce grand dessein. En retour des efforts généreux de la Papauté pour se mettre en rapport avec l'esprit de l'Europe, celle-ci, dépeuplant ses anciennes préventions, revient visiblement à la Papauté. En Autriche, les barrières du josphisme viennent d'être abattues ; en France, celles du gallicanisme s'abaissent de jour en jour ; en Angleterre, le papisme n'est plus en horreur, et l'anglicanisme se laisse pénétrer de partout par le catholicisme ; l'Espagne achève aussi de dépeupiller le faux libéralisme qu'elle nous avait emprunté, et reprend ces sentiments de fidélité et de dévouement à l'Eglise qui ont fait sa grandeur passée, et qui lui en préparent une nouvelle : partout, dans les premiers nations de l'Europe, se recompose la grande unité catholique par un retour commun au centre de la Papauté.

"Et en même temps que l'Europe redevient catholique, nous voyons la Papauté se faire européenne. Pie IX, avec ces sens exquises qui distinguent tous les grands Papes, se dégageant de Rome dans Rome même, appel-

(1) Rome n'étant ce qu'elle est que par la Papauté, ne doit être que pour la Papauté. Au sein de l'Europe chrétienne, il importe que le Souverain-Pontife ait un Siège indépendant et librement accessible. A cet effet il faut qu'il soit chez lui. Il est comme un père de famille dont les enfants sont établis, et qui, pour être bien avec tous, ne doit habiter chez aucun d'eux.

le et introduit dans ses conseils des prélats éminents pris dans toutes les grandes nations, dont il connaît par là beaucoup mieux l'esprit, les susceptibilités, les besoins, et qu'il intéressera plus que jamais au maintien de son autorité, en leur donnant ce gage de sa confiance, et en leur prenant ces olages en quelque sorte de leur fidélité.

"Et pendant qu'il opère ainsi de lui-même et sans éclat cette innovation d'une portée immense au dehors, Pie IX, avec cette douceur inflexible qui le caractérise, et cette persévérance calme que rien ne précipite et que rien n'arrête, reprend dans le sein de Rome l'exécution de ces réformes civiles, de ce même *Motu-Proprio* qu'il avait déterminé en 1846, que ni la violence des révolutions n'a pu lui faire étendre, ni la pression de la diplomatie lui faire resserrer, et que les puissances de l'Europe ont en d'autant plus mauvaise grâce à lui reprocher, qu'il n'est que l'exécution du programme qu'elles avaient conseillé à la Papauté par leur *Memorandum* de 1831, et que depuis lors elles-mêmes ont été obligées de concéder à leurs sujets des réformes bien plus importantes.

"C'est ainsi qu'à travers la confusion des révolutions, qui ne laissent rien subsister et qui n'élèvent que pour détruire, une seule chose subsiste immuablement et voit les événements les plus contraires tourner à son maintien et à sa perpétuité : c'est l'Eglise ; c'est l'accomplissement de la parole qui lui a donné les siècles pour durée et les nations pour héritage ; c'est le témoignage de la divinité de cette parole ; c'est le fondement de notre foi. Les temps où nous vivons présentent sous ce rapport un caractère surhumain d'action providentielle, qui doit faire revenir les plus prévenus et fixer enfin les plus incertains. Jamais Dieu ne s'est abaissé à des enseignements plus sensibles et plus personnels sous le voile des événements, jamais il n'a rendu ceux-ci plus significatifs et plus pressants : c'est à ne pas pouvoir s'y soustraire. Dans cette sorte de lutte et de jeu de notre liberté et de sa Providence, celle-ci finit toujours en définitive par l'emporter, rien que par les moyens mêmes que nos passions lui opposent pour la combattre : elle nous prend dans nos propres pièges, elle nous bat par nos propres armes, elle nous confond par nos succès, elle nous sauve par nos revers ; elle nous force enfin à confesser notre néant et sa puissance, et à nous rendre à sa vérité."

## FRANCE.

### La Trinité Républicaine.

[L'extrait suivant d'un journal Français prouve qu'on en est venu à une époque où les choses même insupportables de sévères crimes. La bourgeoisie irreligieuse de la vieille Europe a décliné, par ses actions et par ses paroles, l'antique foi du cœur de cette portion du peuple qu'elle appelle aujourd'hui, par la bouche de M. Thiers, la *ville multitudes*. Eh bien, cette bourgeoisie est punie par elle-même et elle tremble maintenant devant ses propres œuvres.—Il faut qu'elle soit bien avilie en effet cette multitude, par les doctrines impies, puisque les clameurs les plus stupides sont celles qui obtiennent le plus de succès auprès de son intelligence. Un rapin de vingt et un ans "trouve que les droits du Christ et ceux de Robespierre et de Barbès sont égaux"; il veut faire "acte d'amour" en insérant le nom du Fils de Dieu sur un des trois côtés du contenu de la guillotine, et qu'on ces doctrines soient celles d'un idiot, il faut s'alarmer, car il y a danger que la multitude, à qui on fait rejeter la religion et le culte du Christ, n'adopte la religion d'un déshérité des loges et ne fasse un Dieu de Robespierre. Voilà où l'impunité a conduit les choses en France !]

"La Cour d'assises de la Seine vient de condamner à l'amende et à la prison trois financiers qui s'étaient associés pour composer,

## FEUILLETON.

### ANDRÉ LE VOYAGEUR.

(Suite et fin.)

Eh ! pourquoi donc irais-je chercher en d'autres lieux le bonheur que je n'ai pu trouver ici ? Ici du moins il me reste un souvenir, et que ce souvenir a de puissance ! Il m'arrête pour le reste de ma vie ou ma mère, malgré ses pleurs, n'a pu me retenir, ou Marie elle-même m'a supplié inutilement. Tu m'étais, ô Marie ! à plus de pouvoir que ton désespoir, et je t'aime comme tu m'aimes quand tu ne peux plus m'entendre...

Jacques, viens me conseiller d'aller distraire dans les pays que j'ai déjà visités ce chagrin qui vous attendrit, et qui me rend parmi vous un objet de pitié... En d'autres lieux, Jacques, verrai-je cette croix !... pourrai-je découvrir sa cabane !... me dira-t-on sans cesse combien elle fut bonne ? entendrai-je le pauvre m'implorer en son nom !... verrai-je jusqu'aux enfants du hameau baisser leurs yeux quand je leur parle d'elle !... Marie, ta mémoire n'a point quitté ces rivages, et moi, je ne les abandonnerai plus !... La vue de ce rocher me punit, il me faudrait un châtimant éternel... Vous me demandez ce qui m'attache à cette croix ; c'est ce sentiment dont j'ai manqué, c'est ce qui unit tous les êtres entre eux, c'est

ce qui remplit les cœurs de tendresse : sa vue remplace tout pour moi... Isolé sur la terre, ici je suis attaché à quelque chose ; fatigué de mon existence, ici j'en espère la fin ! Ils disent que je n'ai rien cherché sur la terre, et que je ressemble au passager que nul n'a le temps d'aimer : ils se trompent ; ici... il y a quelqu'un qui m'aime...

Et d'ailleurs où porterais-je mes pas ? quel pays n'ai-je point visité ? quel n'ai-je point observé ? J'ai vu dans l'Amérique voir arracher des hommes à leur famille, et des cœurs sans pitié briser des liens qu'ils n'ont jamais connus ? Là je n'éprouverais d'autres sentiments que celui de la haine. Non, je reste ici ; j'ai besoin de pleurer !...

Sera-ce dans le Nouveau-Monde que'il me faudra errer ? Là, quand on n'a point en vain les peuples, on les asservit, et le fouet qui frappe des esclaves flétrit le cœur de l'homme libre. Si des villes nouvelles promettent le bonheur, les forêts parlent de nos crimes, les souvenirs ne retracent que des forfaits. Ici les souvenirs sont douloureux ; mais ils rappellent tant de vertus qu'en faisant gémir ils consolent !

J'ai-je visité les rivages de l'Asie ? oublierai-je ce que j'ai vu, pour y chercher le repos ? Là, des peuples orgueilleux se vantent encore des crimes qu'ils ont commis. L'être faible qui rampe devant eux oublie les droits de la nature : son cri est celui de la soumission, le malheur est son partage ; mais la pitié qu'il m'inspire ne le toucherait pas. Ici, Jacques, quand je la plains, elle doit m'entendre ?...

Ce faible espace que nous habitons n'est point l'Europe, dites-vous ? puisque partout on est cruel, l'Europe sera l'Asie des cœurs. Eh bien ! moi j'y vois réuni tout ce qui allège le reste du monde. Ici les cœurs sont peut-être indifférents à mon sort, mais ils sont simples ; ils plaignent quelquefois. Je ne puis goûter la tranquillité, mais la plage retentit des chants heureux de mon enfance ; le vieillard prêt à descendre dans la tombe, me pardonne et me sourit ! ma mère me voit !... un ange m'appelle ! Je n'ai plus que des souvenirs ; les souvenirs sont tout pour moi !...

Ici André s'arrêta, et ses regards immobiles se fixèrent vers le ciel, car c'est ainsi que l'homme tourmenté d'un lent désespoir cherche à implorer le repos, qui le fuit ; mais l'infortuné sentit que sa prière était vaine, ses yeux retombèrent bientôt vers la terre, et il dit à voix basse : Ici, rien !... rien !... que l'isolement !... mais l'éternité !... l'éternité renouera les cœurs !... O éternité ! vous serez mon appui jusqu'au trépas, et au réveil vous me doterez de la félicité !...

## UN GROGNARD

DE LA  
Grande-Armée.  
(Extraits.)

Lo vaisseau *La Découverte* revenait d'un voyage, vers le Nord. Le capitaine, nommé Law-

rence, ainsi que les jeunes-gens qu'il avait sous sa tutelle, avaient admiré les mille beautés, les magnifiques spectacles qui les avaient frappés dans ces lieux que l'homme indifférent visite sans intérêt, mais où l'homme instruit a beaucoup à admirer, dans ces glaces, barrière jusqu'à présent infranchissable. Ils avaient passé et revu ce cap où avait été posée cette inscription célèbre : *Hic statimus tandem, nobis ubi desuit orbis.*

"Nous nous sommes arrêtés là seulement où la terre nous a manqué."

Mais comme ce voyage à travers les glaces avait beaucoup fatigué l'équipage de *La Découverte*, le capitaine Lawrence fit jeter l'ancre dans l'excellent mouillage de l'île de *Vogelsand*. Le temps était serein, et jeunes gens et matelots, tous avaient retrouvé leur goût naturel.

Il y avait dans l'équipage un excellent marin, plein de bravoure et d'intelligence, mais d'une humeur très peu agréable. Son caractère maussade lui avait fait donner le surnom assez significatif de *Grognard*. Un des passagers, qui avait fait partie de la Grande-Armée, prit occasion des murmures continuels du marin pour raconter à ses compagnons de voyage l'histoire assez curieuse d'un *Grognard de la Grande-Armée*. En 1792, Alboise s'enrôla dans le 1er bataillon des volontaires de Seine-et-Oise, qui fut dirigé sur l'armée de Sambre et Meuse. Là, bien que le volontaire n'eût que seize ans, il se distingua tout d'abord par sa bravoure. Ce fut surtout à l'affaire de Neuwied : le com-

mandant ayant fait un appel au courage des jeunes soldats, à propos d'une batterie ennemie dont le feu continu gênait les mouvements de la demi-brigade et qu'il était important d'enlever, notre héros, Alboise, se présenta le premier et offrit de diriger ce hardi coup de main.

Après avoir reçu de son commandant des instructions quelque peu ambiguës, Alboise, qui ne les a pas bien comprises, se recueillit un moment, puis, après réflexion :

"Mais où diable nous envoie-tu donc, citoyen commandant ? lui demanda-t-il.

—Et parle ! ne le vois-tu pas !... à la mort !

—A la mort ! eh bien, à la bonne heure ; mais il fallait donc le dire tout de suite ! suffit, assez causé."

Et, se retournant vers sa petite lampe :

"Allons, vous autres, s'écria-t-il, pas de charge, en avant, marche !... Faites comme moi, et vive la Nation !..."

Une demi-heure après, Alboise s'était rendu maître de la batterie prussienne ; mais les trois quarts des siens étaient morts glorieusement !